



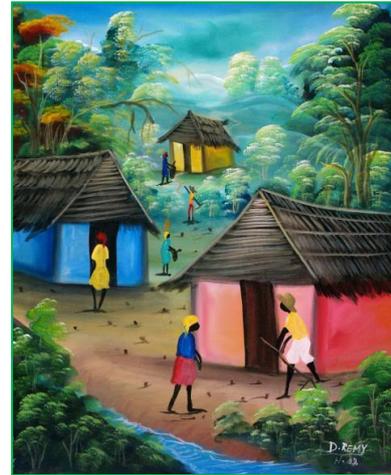
Ne me traitez pas de chauvin ou de quelque chose du même tabac! Le meilleur endroit où je me sens le mieux au monde, assurément, c'est *bokay*. C'est pas un concept écolo ou politico-religieux. Je vois plein de gens, de bons amis, de parents et autres qui ont le syndrome du Boeing ou, tiens, du paquebot, le papa building, la case très haute et basse, huit étages, parfois, et ça flotte sur l'eau comme un coco sec ou une peau de pistache, aller-pour-virer, justement ! Huit jours après, icitte à Foyal city après une longue belle drive dans les Caraïbes, les plus riches que nous, bien évidemment pour t'éborgner les yeux sans avoir notre super PIB, merci Dédé. Z'avez compris ! En théorie tout ça, rideau sur leurs lakou, leurs mendiants, leurs agentes nocturnes de tourisme sexuel, yépa ! Rideau ! C'est comme cela... Alors à quoi bon dépenser mon oseille (pas groseille, Noël, c'est en décembre.) Pourquoi accorder aux autres le grand plaisir de manger mon argent si durement gagner, quand il m'est possible de voyager, et de goûter à la cuisine des voisins en passant d'un quartier de la ville à un autre, de la capitale à la Matinino rurale et fondamentale, là, mine de rien, on cause culture et religion le temps d'un voyage ethnique dans le nord... Voyez-vous que je n'ai pas tort...

Adonc, le foyalais que je suis par filon, mes parents sont natifs de Derrière Morne et Pain de Sucre, riez pas les amis. C'est des noms de patelins authentiques. Plus sympathiques que...Pff! Laissons tomber ! L'homme pacifique meurt dans son lit. De nuit pas de jour comme les fouineurs, en langue créole...

Qui fait que le bon citoyen de la capitale, il n'a pas à prendre l'avion ni le bateau. Ouais! Quand j'ai faim, je voyage. Et là, en cet instant précis, je compte me remplir le bide jusqu'à la gorge de banane pesée, de grillot ou de riz aux pois noirs. C'est un bon prétexte. Mais en réalité, Vénuse Duvmesot, la boss du restaurant m'y attend.

Le week-end démarre. La ville pique du nez depuis le début de l'après-midi. À part ceux qui la traversent pour aller au terminus du tram. Niet! Il y même pas

un chien errant. Peut-être une flopée de ravets sortis dont ne sait où quand les bruits s'arrêtent, du jour. N'empêche, il y a du monde dans la case à bouffer. Des Syriens très créoles, des blancs-pays, une-deux hispaniques qui ont visuellement de la réserve pour des jours et des jours, des gens de Quiskeya et des nègres d'ici-là.



Aussitôt qu'elle m'a repéré, Vénuse me fait signe de venir jusqu'à sa table. J'obéis. Normal. Y a des thunes qui se pointent à l'horizon. Pas de chichis sociaux. On go droit au but. Ses affaires périclitent. Pas celles de ladite rue ou nous sommes présentement. Mais les autres d'un peu plus à l'est, un coin ou grouillent comme les titiris, les compatriotes: des bons, des potables chrétiens vivants et plusieurs qui ont les mains sales... pas question que je l'associe à leurs danses avec les démons, la p'tite dame, madan Duvnésot, elle ne trempe pas dans ces relents de fatras. Moins tu y mets une pointe de petit orteil, mieux tu te portes. Et le bon Dieu, il te voit. Voilà pourquoi elle est dans la prière. Son pasteur Jakobi Waquener, presque Dieu, le père, à ses yeux, est un ex-ougan doublé d'un macoute très scélérat au temps du bébé méchant, mais, désormais, repent... Amen! Demain matin, il y a réunion. Au Pont-de-Chânes. Derrière l'entrepôt des costumes en pin... Je promets de passer faire un tour. Pas pour la prêche du brave servent du Créateur, mais histoire, par-dessus tout, que je lise ce que me livrent comme message, les visages de l'assistance...

— Bon, je dois retourner à mon poste, m'informe la patronne. Je compte sur vous. L'argent ce sera pas un problème, Monsieur Jack. Okay!
J'acquiesce de la tête. Et elle me laisse seul à ma table. Par quelle opération, car je n'ai toujours pas commandé une frite de patate douce, une hôtesse apparaît instantanément et pose des victuailles devant moi. Tout ce à quoi je pensais fortement s'y trouve. Et c'est super alléchant.

— Bon appétit, et n'hésitez pas à me faire signe si vous avez besoin de quelque chose. Ça ira?

—Ça ira merci !

Dimanche matin, pas question de flemmarder, oublié mon bain sacré à l'Anse Pli Pré, les villageois de l'autre rive de la baie qui crient ainsi la Française. Moi, je m'en fous c'est ma plage favorite. Ababa ! Bave pas comme cela sur un pétépié! Pas de la tafiaterie sur l'ancienne route du Lamentin que je te cause. Le rhum en trop ça ne flingue pas que les nègres d'ici-là... Ce venin de tête jaune tué autant que n'importe quel poison fait de main d'hommes.

À neuf heures trente précises, je me pointe à l'adresse indiquée, l'ambiance est vraiment à la fête. Visiblement, je suis en retard. C'est bondé comme un oeuf dur. Ça tape des mains, danse sans difficulté ni complexe. Une soirée de bal

avec au programme, les Skah-Shah, Frères Déjean, ou Magnum, équivaldrait à un truc has been, à côté. Moi, Jack Niko, la messe j'y mets les pieds que pour la jetée d'eau bénite sur la bière d'un pote ou d'un vieux parent. Et encore chaque fois qu'un pape créole se casse la pipe. Sinon, pas pour Koko, je raffole des lieux où l'on célèbre la vie.



Le concert de konpa pour Dieu terminé? J'ouvre grand les yeux, je suis venu pour cela. La boss des restaurants est au premier rang, fichtrement bien sapée, ensemble jupe et tailleur rouge brique, un collier de pacotille au cou, les cheveux de sa sœur sur la tête, et naturelle côté bouche. Là-dedans, il va faire chaud dans pas longtemps. Trop de monde pour le peu de ventilateurs qui brassent l'air. Tout en écoutant la musique qui redémarre, je me demande qui parmi ces ouailles du brave serviteur du Seigneur peut bien chercher des poux à ma cliente. Et surtout pourquoi on cherche à lui pourrir la vie... Qui parmi ces bons samaritains en sont jaloux.

— Vous ne voulez pas vous asseoir, monsieur Niko ? Suivez-moi, je vous trouve une place...

Je me retourne. C'est la même hôtesse qui, la veille au restau, m'a servi ma bouffe prodigieuse. Le prêcheur tchatche en créole. Laborieusement ! Il sue comme un canari de châtaignes. Beaucoup boivent ces paroles comme du p'tit lait. La fille au chignon m'a installé au bon endroit. Zéro truc m'échappe. Les yeux doux, les plis de bouches, les haussements de sourcils ponctuant son message... Sa femme, enfin je suppose que c'est elle, qui mate chaque mouvement de la vendeuse de tonnes de bananes pesées. Son regard va aussi à un autre gus planté sur la gauche du p'tit podium. Ça y est, je crois que j'ai reçu la lumière. Il faudra que je vérifie. Mais je ne pense pas être loin de la sortie du cirage...

Un tonnerre d'applaudissements résonne dans la salle. Je me lève et sort. Dehors, à l'entrée, il y a un paquet de ressortissants de la patrie de Ti Mano, le défunt chanteur, l'homme qui dénonçait les salauds de capitaines de canters. L'un d'eux m'approche dangereusement. Il a une main dans la poche de son pantalon bleu nuit. J'ignore ce qui s'y trouve comme objet tranchant... Des mauvais sujets dans un temple. Ça ne colle pas. Awa! Alors, il me faut bouger de là au plus vite. Ma bagnole est dans le parking de la station...

Je n'ai pas vu arriver la donzelle superbement endimanchée. Son parfum l'a juste précédé. Elle se penche sur ma portière. Je tourne la tête...

— Qu'est-ce qui a, lui dis-je ? Je n'ai l'air de vous connaître.

— La patronne ne vous a pas tout dit.

— Quelle patronne ?

— Celle du Rapadou! Vous êtes venu, hier au soir, manger chez nous, lâche-t-elle d'un trait.

— Que me cache-t-elle ?

— Blanc sait qui visite ses magasins, la nuit.

— Blanc, c'est qui? Je ne vous suis plus.

Elle ouvre la bouche pour me répondre, et devient verte de peur. Dans la minute qui suit, elle disparaît dans la boutique de la station service comme si le diable la poursuit.

Pas besoin de réfléchir. Illico, je phone la dame qui m'a engagé. L'appareil devait être dans sa main... J'entends des talons claquer sur le carrelage. Quand le bruit s'arrête. Elle me parle.

— Pourquoi êtes-vous parti aussi vite ? Je voulais vous présenter quelqu'un...

— Qui ? Blanc !

— Qui c'est ça, Blanc?

— Arrêtez-moi ce jeu de couillons. Quelles sont vos relations avec le pasteur ?

— Normales!

— Non pas ça. Sa femme vous surveille comme le lait sur le feu... Pour quelles raisons ?

— Je pars là-bas. Venez me rejoindre ! Le service a commencé.

À la grande différence de l'établissement du centre-ville le Rapadou 2, au soleil levant, était plutôt vaste. Plein à craquer, plein d'odeurs de nourritures et de personnes aussi bien habillés qu'à la salle de Balata. Mrs la propriétaire de tenait à la caisse. Dès qu'elle m'a vu, elle a passé le relais à une personne qui lui ressemble comme deux guêpes, et m'a demandé de la suivre. Plusieurs paires d'yeux se sont scotchées à ma figure. Curieuses sans doute de savoir qui était ce bel homme habillé avec élégance...

On s'est installés dans un bureau climatisé.

— Je vous remercie d'être venu, c'est le jour du Seigneur.

— Et le mien, de même. Il se repose, je suis au taf...

Elle me regarde comme si je ressemble à un mort revenu en zombie vers elle. Moi, ce genre d'histoires me dépasse. Paraît qu'y a pièce vodou derrière, et beaucoup de science, mais pas pour moi.

— Blanc, c'est qui?

— Qui vous a parlé de lui?

— Pas important ! Est-ce l'albinos qui était assis au fond de la salle, près de la fenêtre. Il n'a pas eu l'air tranquille de me voir débarquer, tout à l'heure.

Elle sourit timidement. Un brin gênée quand même.

— Il me rend de menus services. La nuit, il dort ici pour surveiller...

— Eh ben voilà. La petite souris est dans la baraque...

— Je ne comprends pas.

— Je vous dirai plus tard. Aussitôt que j'ai fini mon job.

J'ai un paquet de questions sur la langue. Je les avale pour ne pas trahir mes



soupons. Et je prends congé de mon employeuse. En retournant dans la salle, j'aperçois l'un des lascars du matin, le bougre au pantalon serré sur lui comme la peau du minuscule concombre du Mozambique nommé masisi. Justement, il concilie avec le nègre clair comme Salif Keita, le chanteur et musicien du Mali. Dehors, la chaleur est encore montée d'un cran. Dans les environs, des tambours grondent, des percussions imitent des arbres à la pluie aux gousses sèches et les voix aiguës des chanterelles voltigent dans le vent et sacralisent autrement l'après-midi dominical. Dans pas longtemps, je vais revenir dans le coin.

Mac-Dé, mon fidèle zigue m'a rejoint vers vingt-et-une heure au parking de la Savane. On s'est embarqués dans sa caisse, un vieille torpédo customisée qui attire les regards des collectionneurs. Nous avons remontés l'avenue dédiée au révolutionnaire et chef d'état grenadien, et sommes parvenus derrière le "Rapadou 2". À cette heure, les abords du restaurant sont déserts. Mais curieusement, il y a de la lumière à l'intérieur, ça se voit par les fenêtres. Cela me surprend. Car les volets roulants sont supposés être baissés. De notre point d'observation nous scrutons la rue parallèle à celles de la grand route. Trois quarts d'heure après, une fourgonnette grenat stationne. La porte s'ouvre. Le conducteur du véhicule ne bouge de son siège. Mais une personne sort lui porter deux grosses boîtes. Avec mon appareil photo numérique à infrarouge je les filme ainsi que la plaque d'immatriculation du lion roulant. Quand tout est terminé. Nous levons l'ancre.

— Le bandit, tu le crois cela ?

— Quoi, m'a demandé mon vieux pote ? Tu sais qui est dans la baraque ?

— La grosse souris !

— Ah non, là mon gars, c'est un sacré manicou!

Immédiatement j'expédie les images à Madame. Une creille de secondes plus tard, elle me rappelle.

— Vous aviez raison, Monsieur Niko. Que je vous dise la meilleure. Savez-vous qui est venue récupérer mes marchandises. La sœur de la femme du pasteur, la mambo Lilia.

— Je me sens scié en deux. Quel monde étrange !

— Qu'est-ce qu'il y a, questionne Mac-Dé ? Comme disait avant mon pater, regarde sans voir, entend sans écouter...

— Bel passage, mon ami. Allons manger un agoulou à la Pointe Simon...

— Un dimanche soir ? Tu blagues ?

— Quoi ? Tu préfères un cornet de pistaches...

